

LE TERRAIN

La méthodologie sur laquelle repose l'anthropologie est l'ethnographie. C'est le fameux travail de terrain au cours duquel le chercheur participe à la vie quotidienne d'une culture différente (lointaine ou proche), observe, enregistre, tente d'accéder au « point de vue indigène », et écrit. Boas et Malinowski sont reconnus comme les fondateurs de cette méthode, l'un chez les Indiens de la côte Ouest des États-Unis, l'autre chez les habitants des îles Trobriand, au large de la Nouvelle-Guinée. Boas, à partir de 1886 et Malinowski en 1914, en partant seuls enquêter sur place plutôt qu'en spéculant à partir de récits d'explorateurs, de voyageurs, de militaires et de missionnaires, inaugurèrent une phase nouvelle de la discipline, fondée sur des monographies, descriptions minutieuses et aussi complètes que possible des réalités locales. Ils contribuèrent aussi à créer l'image romantique de l'ethnographe dédié à la description de coutumes étranges en des contrées lointaines. Le mot « terrain », qui désigne à la fois un lieu et un objet de recherche, est devenu un mot clé du milieu anthropologique: on « fait son terrain », on « revient du terrain », on « a fait un premier terrain », on entretient un « rapport au terrain », etc.

L'efficacité de l'enquête de terrain réside sans doute moins dans la recherche consciente et active que dans un apprentissage spontané. C'est pourquoi, s'il importe de se préoccuper de méthodologie, l'art du terrain, comme il a parfois été appelé, ne s'apprend pas dans les livres. Lorsque nous sommes plongés dans une culture différente de la nôtre, elle nous informe et nous forme beaucoup plus que notre mémoire consciente et organisée ne nous le donne à penser. Elle résonne en nous plus que nous ne raisonnons sur elle. C'est ce que l'on appelle le savoir par familiarisation ou par imprégnation - un savoir qui affleure à peine à la conscience mais qui se traduit par l'impression intime de connaître le scénario des événements qui se déroulent autour de nous. L'expérience permet de dire ce qui va se passer, de ne pas ignorer les règles implicites d'une culture. C'est la lente et patiente familiarisation avec le terrain qui fait que l'anthropologue n'est plus totalement à la merci de la diversité des phénomènes: il sait distinguer l'information des bruits circonstanciels. C'est l'épreuve du terrain - comme on dit depuis Freud: l'épreuve de réalité - qui lui permet de ne pas se livrer à des créations arbitraires, de ne pas projeter sur une réalité sociale ce qu'il désire y voir, de ne pas favoriser ses intérêts subjectifs ou ceux de ses informateurs privilégiés. Dans son effort d'objectivité, l'anthropologue devra lutter contre deux tendances contraires. La première, c'est de laisser libre cours à la puissance organisatrice de ses habitudes, qui banalise les impressions venues de l'extérieur en les coulant dans les catégories toutes faites de son propre héritage intellectuel. La seconde, c'est de définir sa mission comme une collecte des différences, qui transformerait toute information extérieure à son groupe d'origine comme le signe d'une étrangeté intrinsèque. Il risquerait alors une constante surinterprétation. Dans tous les cas, il doit être conscient du fait que recueillir une information, ce n'est pas seulement synthétiser des données sensibles, c'est aussi les modifier. Inciter un « informateur » à formuler une explication (une glose) à partir d'indices divers comme des pratiques rituelles, des comportements quotidiens, des rapprochements symboliques proposés par des proverbes, des aphorismes, des prières, des étymologies, ce n'est pas « recueillir », c'est créer une représentation qui ne préexistait sans doute pas comme telle. Il faut distinguer la règle comme hypothèse théorique du chercheur de la règle comme hypothèse théorique de ses interlocuteurs, tout en sachant que la règle qui gouverne réellement les comportements observés peut encore être distincte de l'une et de l'autre. L'ethnographe devra aussi lutter contre la tentation d'extrapoler à partir des dires d'un seul individu qu'il estime volontiers représentatif de toute une culture. D'autant que, une fois « professionnalisé », un collaborateur endossera volontiers ce rôle d'attaché culturel. Le chercheur préférera les enregistrements bruts des dires spontanés de personnages en action aux questionnaires, qui présentent l'inconvénient de formater les réponses. Comme les dires du patient en psychanalyse, ce que dit l'informateur complète le tableau dressé par l'anthropologue. Ce dernier ne résiste pas toujours à l'envie de tirer les informations qu'il reçoit sur son propre terrain intellectuel, à les transformer en signes qu'il interprète en fonction de ce qu'il sait déjà au lieu de s'intéresser de plus près aux véritables préoccupations de son interlocuteur. Il sait, depuis Durkheim, que le travail de collecte de données doit être subordonné à la construction théorique de son objet de recherche. La réalité, en fait, n'est pas donnée, elle est construite par le chercheur. Notre perception elle-même est créatrice par excès et par défaut. Par excès parce qu'elle peut exagérer certains traits; par défaut parce qu'elle sélectionne les impressions qui correspondent à nos idées. « Le témoignage des sens est lui aussi une opération de l'esprit où la conviction crée l'évidence », écrivait Marcel Proust dans *La Prisonnière* (1923). C'est pourquoi un chercheur bien formé s'efforcera de remettre en cause ses propres classifications, ses propres découpages de la réalité, afin de vérifier qu'il ne crée pas lui-même l'objet qu'il prétend étudier. Cet exercice de déconstruction, dont *Le totémisme aujourd'hui* (1962) de Claude Lévi-Strauss donne un exemple précurseur,

fait depuis une vingtaine d'années partie du savoir-faire professionnel, mais il s'est imposé lentement, contre les *a priori* empiristes et positivistes. C'est seulement en luttant contre ses propres automatismes, en les mettant à l'épreuve, que l'ethnographe peut étayer ses descriptions. Il cherchera donc à multiplier les points de vue, sans jamais prétendre, d'ailleurs, embrasser la totalité de l'objet.

Sur le terrain, l'anthropologue se voit constamment imposer des thèmes, des préoccupations qui ne coïncident pas avec les catégories de sa culture d'origine, ni avec les réquisits scolaires de sa profession. Son talent consiste à s'y montrer réceptif. De son côté, placé en position de « sachant », l'informateur attribue au « savant » un savoir qu'il tente de comprendre. Les informations qu'il livre sont inscrites par l'anthropologue dans un ensemble qu'il ignore. Si « celui qui sait » ne dit pas tout ce qu'il sait, le savoir qu'il cède lui est en quelque sorte dérobé. C'est donc à partir d'une tension entre le dit et le non-dit et sur les savoirs que chacune des deux parties impute à l'autre, que se construisent souvent les soi-disant données ethnographiques. C'est pourquoi l'anthropologue doit se mettre à l'écoute. Il doit créer un espace où s'expriment non seulement les valeurs, mais aussi les interrogations et les doutes de l'informateur. Dans sa phase scientifique, l'ethnographie n'a pas toujours reconnu en l'informateur un véritable interlocuteur. La nuance est d'importance, car le terme « informateur » dépersonnalise l'expérience intersubjective de l'enquête de terrain.

Si la critique du questionnaire (de l'interview) doit en condamner l'usage exclusif, il serait excessif d'affirmer qu'on ne peut rien apprendre par ce moyen. Les efforts pédagogiques déployés par un individu (qualifié ou non) pour expliquer un usage, une pratique ou une représentation à un étranger débouchent sur une production mixte, mais qui n'en est pas pour autant dénuée de sens. La capacité de s'expliquer constitue une spécificité humaine dont on aurait tort de se priver. Pour toutes ces raisons, au début d'une enquête, un long séjour sur le terrain paraît souhaitable. Il permet un apprentissage par osmose des mœurs, de la langue, des us et coutumes. Indépendamment de l'enquête délibérée (questions-réponses, conversations, prises de notes, enregistrements, etc.), les aspects non verbaux de l'assimilation des codes sociaux par l'ethnographe ne doivent pas être négligés : règles de préséance, attitudes, gestuelle, mimiques, silences, rires, interjections, etc. L'amitié nouée avec une ou plusieurs familles d'accueil crée des liens solides, qui se renforcent encore lors de séjours ultérieurs de plus en plus fructueux. L'anthropologue est en situation d'étudiant. Venu étudier, par exemple, les conceptions du mal et de l'infortune parmi les aborigènes d'Australie, il sera amené, au prix de longs efforts, à comprendre la complexité de l'organisation clanique et le processus de nomination des clans et des générations. Venu étudier le maternage chez les insulaires Bidjago de Guinée-Bissau, il sera forcé de s'intéresser à la possession des femmes par des esprits défunts masculins.

Dans les années 1970, les efforts pour déchiffrer la réalité sociale de l'intérieur ont amené à réinterroger, sur le plan épistémologique, l'expérience « de terrain ». Cette réflexion de l'enquêteur sur lui-même sera bientôt appelée réflexivité, une dimension critique qui, aujourd'hui, apparaît comme un principe fondamental de l'analyse transculturelle. L'élimination du rôle de l'enquêteur lors du travail d'écriture des classiques de l'anthropologie fut critiquée, comme une distorsion destinée à masquer sous un haut niveau d'abstraction la nature intersubjective du savoir anthropologique. Une lecture attentive révèle qu'elle était cependant moins niée qu'ignorée par une grande partie de la profession. Les années 1960 avaient vu la multiplication d'ouvrages consacrés à l'enquête de terrain et plusieurs auteurs avaient souligné le caractère unique d'une expérience dans laquelle l'observateur est son propre instrument de recherche. « De toutes les sciences, elle [l'anthropologie] est la seule, sans doute, à faire de la subjectivité la plus intime un moyen de démonstration objective. Dans l'expérience ethnographique, par conséquent, l'observateur se saisit comme son propre instrument d'observation; de toute évidence, il lui faut apprendre à se connaître, à obtenir d'un soi, qui se révèle comme autre au moi qui l'utilise, une évaluation qui deviendra partie intégrante de l'observation d'autres soi. Chaque carrière ethnographique trouve son principe dans des "confessions", écrites ou inavouées. »

AUGE Marc, COLLEYN Jean-Paul, *L'anthropologie*, Chapitre III. Le terrain. Puf, 2004, pp.79-85.